

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 51

Artikel: Les sabots du petit Wolff : (conte de Noël)
Autor: Coppée, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vice le dimanche matin en français ; le même jour, école du dimanche ; le soir, exercices de chant. — Baptêmes et enterrements. — Tenue des registres de la paroisse. L'instituteur s'engagerait à servir pendant cinq ans. Pour plus de détails, s'adresser à la rédaction du journal.

Nous rappelons en terminant que si quelque lecteur du *Conteur* pouvait nous fournir d'autres renseignements sur la colonie de Chabag, nous lui en serions très reconnaissant.

Lo dzudzo et l'assesseu ao batsi dè tsi lo conseiller.

Se lài a oquiè qu'on dussè respettâ deïn on pàys coumeint lo nouïtro, c'est bin la justice ; kâ qu'on sâi ristou, radicaü ao bin feinnameint vaudois, le lo dâi pas savâi, et po la respettâ, ne faut jamé couïenâ eïliâo qu'eïn sont. On valet ne dussè pas couïenâ son pére ; on chrétien ne dussè pas couïenâ lè z'affèrès dè la religiön et on bon citoyen ne dussè pas couïenâ la justice et ni lè z'autorità.

Mâ y'a dâi dzeins que ceïn ne lâo fâ pas mé dè derè dâi balivernès su la justice dè pé et su lo tribunat què su on homo que sè laissèrâi taupâ pè sa fenna. C'est dâi dzeins mau avezâ ; et lo pe bio dè l'affèrè c'est que y'a mémameint dâi dzudzo et dâi z'assesseu que s'eïn mécliont assebin ; mâ on est adé pounâi pé iö on a petsi, coumeint vo z'allâ vairè.

Ao batsi dâo petiou à Marc ao conseiller, l'aviont einvitâ pareints et amis et sè troviront bin ona vingtanna à trablia po lo dinâ. Ma fâi po on repé, c'ètai on repé, kâ la conseillère avâi tot met pè lè z'écoualès et lài eut on pecheint tirebas. Coumeinciront dza du lo matin ; kâ vo sèdè bin coumeint ceïn va quand y'a on batsi tsi dâi dzeins dè sorta : la matenâ, quand lè pareints dâo défrou arrevont, on bâi on verro ein trosseint onna navetta, poui on va ao predzo avoué la sadze-fenna et lo gaillâ, après quiet, tandi que lè fennès preparont lo fricot on va fère on petit tor pè la pinta tant qu'ao momeint dè rupâ, iö on revint à l'hotò ein guegneint lè z'anglais deïn lè z'éboitons et ein passeint à l'étrablio ai vatsès po vairè ermailès, modzès et modzons ; et on iadzo dévant lo ruti, on s'eïn baillè en veux-tu, en voilà. Quand on est bin repessu, sein avâi äobliâ dè fifâ, on apportè lo café à l'édhie, on alumlè la pipa, et quand ceïn vint ao momeint dè derè dâi farcès et dâi couïenardès, on sè fâ dou verro dè bon san d'outrè lè mälins ein racontâ cauquenès.

Permi lè dzeins dâo batsi tsi lo conseiller, lài avâi on dzudzo et on assesseu. Lo dzudzo, qu'ètai d'apareint avoué la fenna à Marc, vegnâi de prâo liein, et ne sè cognessâi pas onco avoué l'assesseu. Adon coumeint on dzudzo ne dâi

pas passa po onna bite, yé sè peinsâ, po fèrè à vairè que l'ètai on homo d'esprit, dè couïenâ onna mi l'assesseu, qu'ètai on bon zigue, mâ que ne pâyivè pas dè mena, et lài fâ :

— Sèdè-vo, assesseu, à quiet resseimblîè la justice dè pé dè voutron saclio ?

— Eh ! na, monsu lo dzudzo, se répond l'assesseu.

— Eh bin, le resseimblîè à n'on violon : lè quatro z'assesseu sont lè quatre cordès, lo dzudzo dè pé, c'est l'artset ; et coumeint c'est l'artset que fâ cresenâ lè cordès, c'est lo dzudzo dè pé que fâ djazâ lè z'assesseu.

Et sè mettiront ti à rirè ; kâ quand on homo hiaut pliâci dit oquiè po fèrè rirè, faut rirè. Et lo dzudzo, tot fiai de ceïn que l'avâi su derè, sè peinsâvè ein limémo : mon pourro assesseu, que vas-tou repondrè !

Mâ l'assesseu, qu'ètai on rebriqueu dâo tonairè, sein ein avâi la frimousse, ne fut pas eimpruntâ po lài reindrè la mounia dè sa pice, èt se fâ recaffâ lè z'autro, ye fe rirè dzauno lo dzudzo que sè moze la leinga d'eïn avâi z'u on bet dè trâo, kâ eïlia pesta d'assesseu lài répond :

— Et vo, monsu lo dzudzo, sèdè-vo à quiet resseimblîè lo tribunat dè voutron distrit ?

— Et à quiet, assesseu ?

— A l'artse dè Noé.

— Et porquîè à l'artse dè Noé ?

— Parce que lài a dé totè sortès dè bêtès.

Les sabots du petit Wolff.

(Conte de Noël.)

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au jour de l'An et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuellée de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écriveau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de

bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux, cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitoufflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaïne de paysan, firent sur son compte mille risées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. — Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit ; — et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un en-

fant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une biseau, et les autres outils de l'apprenti charpentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleus par le froid de cette cruelle nuit de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

— Hélas ! se dit l'orphelin, c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas ce soir un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère !

Et emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— Voyez le vaurien ! s'écria la vieille pleine de fureur, au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ?

Le petit Wolff ne savait pas mentir, et bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds !... Voilà du nouveau, par exemple ! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec... Et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu !

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans la salle basse, — ô merveille ! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes ; et devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où

elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Qu'est-ce qui se passait-il donc ? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire ! Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais, tout à coup, on vit arriver M. le curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant, vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

FRANÇOIS COPPÉE.

Boutades.

Une jeune maman a prié son boucher de peser Bébé.

— Très volontiers, madame, répond le boucher ; et, après avoir compté, distrait par l'arrivée d'un client, il dit à la mamam : « Voilà, c'est 7 kilos 500... avec les os ! »

Au dessert.

Un des invités de Madame X., parle d'une chanson grivoise qui fait actuellement florès parmi les étudiants de Paris.

— Oh ! chantez-nous-la, dit Madame X.

— C'est impossible, elle est vraiment trop leste.

— Eh bien, dites-nous seulement les paroles !

On apporte un superbe fromage de Brie.

Bébé, qui a six ans, mais qui a conservé son langage enfantin, demande une *tatine de momage*.

Sa bonne, une vieille Alsacienne, le reprend avec sévérité :

— Tu ne pourras donc jamais tirer du vromache !

Deux épouses un peu blasées causent de leurs chers maris.

— Vous ne pouvez vous figurer, ma chère, combien ce pauvre Charles a la tête dure !

— Et Henri... La sienne est vraiment de fer : les assiettes vont s'y briser comme rien !

Madame, à sa nouvelle bonne :

— Eh bien, Justine, que savez-vous faire en dehors des soins du ménage ?

— Madame, je touche assez agréablement du piano.

On annonce à Lili qu'elle a un petit frère.

— Quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Puis, se tournant vers la personne qui lui apporte cette nouvelle :

— Est-ce que maman le sait ?

Calino a une jeune fille qui tapote très fort et très longtemps sur un vieux piano qui est faux comme un jeton.

L'autre jour, une de ses amies vient la voir :

— Joues-tu la *Réverie* de Rosanello, toi ?

— Mais certainement, ma chère.

— Eh bien, moi, je ne peux pas, il y a trop de bémols à la clef !

— Que tu es bête ! fais donc comme moi : quand il y a des bémols à un morceau, je les gratte.

Dans un restaurant.

Un monsieur prend place et consulte la carte :

— Tenez, dit-il tout à coup au garçon, voici d'abord votre pourboire, mais vous allez me dire ce que vous me recommandez en toute confiance...

Le garçon (confidentiellement). — Un autre restaurant.

A table d'hôte :

Un gros monsieur, de mine idiote, roule des yeux effarés en se tournant successivement à droite et à gauche.

— Vous avez perdu quelque chose ? lui demande un voisin.

— Non... je cherche les cornichons.

— Ah ! je voyais bien que vous n'étiez pas dans votre assiette.

Le bureau du *Conteur vaudois* se charge d'envoyer contre remboursement, les **Poésies et chansons d'enfants**, par Eug. Rambert, dont nous avons parlé samedi dernier. Ce charmant ouvrage, illustré par M. Vulliemin et mis en musique par M. Plumhof, sera certainement le cadeau préféré pour les enfants aux fêtes de Noël et du Nouvel-An. — Prix 5 francs.

Papeterie L. MONNET, Lausanne

Cartes de visite. — Grand choix de cartes de félicitations pour Noël et le Nouvel-An. — *Favez, Grognez et l'Assesseur* à l'Exposition universelle et à la Fête des vigneron, prix 2 francs.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **La Grâce de Dieu**, drame en 5 actes. — *Edgard et sa bonne*, vaudeville en un acte. — A l'étude : *La Jeunesse des Mousquetaires*. — *Les Rantzau*.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.